

***Conférence prononcée par Elio Fidel López, attaché culturel de l'Ambassade de Cuba lors de la célébration de la Fête nationale cubaine***

L'Histoire, ce paradoxe constant et éternel, a voulu que cette action ratée contre la dictature de Batista, qui a rempli de deuil les familles cubaines, qui s'est terminée par un massacre brutal, démesuré et absurde, on s'en souviendra aujourd'hui à travers une fête : La fête de la révolte, la fête de la reprise d'une révolution inachevée, frustrée, la fête de ce qui fut une nouvelle fois, la rencontre du peuple cubain avec les revendications les plus remarquables et les idéaux de lutte.

Qu'est-ce que c'était Cuba, le 26 juillet 1953 ? Cuba, sans être le modèle de colonie que l'impérialisme américain avait réussi à établir sur l'île amie de Puerto Rico, était un modèle de souveraineté « médiatisée », de république dépendante, parfaite pour garantir les intérêts hégémoniques dans la région. De plus, Cuba était, et de manière croissante, un terrain fertile pour le développement d'un schéma d'économie du plaisir - parallèlement à la mono production sucrière et autres secteurs primaires de l'économie - où le jeu, la prostitution, la surconsommation, la perte des valeurs, la corruption sous l'influence accrue du mode de vie américain, propice à la dégradation des valeurs construites durant plus d'un siècle de lutte d'indépendance. L'évolution du panorama politico-social cubain dans le cadre d'un état répressif d'une part et une relation de dépendance absolue de l'autre, la formation d'un modèle économique lié aux intérêts de la mafia et des illégalités américaines, avait provoqué une situation qui faisait que l'avenir de Cuba était de moins en moins encourageant.

Arrivé à ce point, nous devons réfléchir à la phrase avec laquelle Gloria a invité à cette rencontre et qui a créé toute une polémique. Le 26 juillet 1953, commencement de la révolution ?

Nous pourrions proposer deux thèses fondamentales. Celle qui avance qu'en juillet 1953 une révolution commence à Cuba, et celle qui défend l'existence d'une révolution qui a commencé le 10 octobre 1868 avec le début de la Grande Guerre, la guerre des 10 ans, et qui ne s'est achevée qu'au triomphe révolutionnaire de 1959.

Bien que ce soit très peu original de dire que les deux thèses sont justes, je crois qu'il en est ainsi et que ce ne sont pas des thèses qui s'excluent ou s'opposent totalement. Surtout parce que toutes deux reconnaissent le plus important. Les événements de juillet 1953 sont inscrits dans un moment révolutionnaire, dans un moment de crise profonde, un moment historique, tant par ce qu'il a représenté, dans son évolution pour le pays, comme par les cassures profondes qu'il a provoquées au sein de toute la société.

La révolution de 1953, comme nous pourrions l'appeler, contient toute une série d'éléments de continuité et de rupture avec les différents moments de lutte et révolte du peuple cubain, depuis même avant 1868. C'est l'un de ses plus grands mérites et c'est ce qui l'identifie comme partie d'une longue révolution qui restera inachevée, après l'intervention de l'empire nord-américain dans la guerre hispano-cubaine, après l'instauration de l'amendement Platt, après la révolution de 1933 et qui resta inachevée jusqu'au triomphe de 1958.

Cependant, faire partie d'un processus historique guidé par les aspirations de souveraineté, d'indépendance et de justice sociale du peuple cubain pendant plus d'un siècle, cela ne veut pas dire que nous ne soyons pas face à un processus révolutionnaire qualitativement différent et même, supérieur, dans le devenir historique de Cuba.

Ceci, les faits l'ont démontré, comme ils ont démontré que la doctrine de José Martí, pratiquement ignorée à son époque, quand il l'a créée pour prendre la tête de la guerre d'indépendance de Cuba et pour empêcher que les États-Unis ne tombent de toutes leurs forces sur nos terres d'Amérique, les faits ont démontré que cette doctrine acquiert, à ce moment-là, son véritable caractère idéologique, lorsqu'elle est adoptée, comprise et arborée comme doctrine par la jeunesse du centenaire.

Si José Martí a été l'auteur intellectuel de l'assaut de la Caserne Moncada, comme Fidel l'affirme, cela a été par la dimension et la transcendance historique de sa pensée, par l'engagement d'une nouvelle génération de révolutionnaires dans l'utopie de la Patrie et de Martí, et parce que, plusieurs décennies auparavant, Martí avait dénoncé : tout ce Bolivar n'avait pas fait en Amérique, restait à faire.

Alors qu' en 1895, la pensée des précurseurs de l'indépendantisme anti-colonial qui commencèrent la guerre contre l'Espagne ne pouvait pas, à cette époque-là, être le support idéologique de l'indépendance de Cuba parce qu'il existait de nouvelles conditions, déterminées par le développement de l'expansionnisme de l'empire nord-américain, si Martí a dû concevoir une stratégie indépendantiste différente dans les conditions de la nouvelle scène historique, en 1953, la conception d'une autre stratégie de lutte était indispensable, avec des bases idéologiques en cohérence avec une époque nouvelle, un programme de changements qui prenaient en compte, comme le fit le plaidoyer de Fidel dans « l'histoire m'absoudra », les profondes carences et les revendications du peuple de Cuba à ce moment historique.

Un paradigme d'émancipation sociale et nationale, requérait, plus d'un demi-siècle après la chute au combat de José Martí, une stratégie théorique nouvelle en relation avec les changements profonds intervenus au niveau national et mondial, tout au long de ce XXe siècle hasardeux. Ce fut le plus grand mérite de la génération de ce siècle et de son leader Fidel Castro : embrasser l'idéologie de José Martí comme support historique et idéologique de sa lutte, en incorporant à son projet de nation ce que la pensée et la réflexion historique de son temps avait de plus révolutionnaire.

Le choc émotionnel qu'a signifié l'assaut de Moncada, l'énorme secousse apportée au pays, l'accumulation de révoltes d'inspiration héroïque que cet assaut a imprimée à un peuple blessé par l'échec de multiples mouvements de lutte, par le règne impuni de la corruption, de la malversation, du vol, la politocailerie a fait que le cours de l'histoire de notre patrie en a été définitivement changé.

Cependant le 26 juillet, les conditions étaient-elles créées pour commencer ou recommencer à Cuba un processus de lutte révolutionnaire ? Les prémisses existaient-elles pour le surgissement d'un mouvement cohérent de lutte contre le double pouvoir tyrannie - impérialisme ? Y avait-il une conscience nationale préparée pour assumer ce phénomène vertigineux qui, en moins d'une décennie donnerait naissance au processus de changements le plus radical, connu jusqu'alors dans l'hémisphère occidental ? Non.

La reprise d'un processus révolutionnaire de lutte à Cuba exigeait, à court terme, pour le moins, un programme de lutte, un leadership convaincant, et un acte d'inspiration politique qui sortirait la société cubaine de la léthargie dans laquelle l'avait plongée la fatigue, la désillusion, le pessimisme, les erreurs commises, le manque d'un leadership politique, la répression, et l'absence d'un programme efficace face aux injustices existantes.

Le réveil de la conscience nationale a été la conséquence de l'action héroïque d'un groupe de jeunes gens qui ont eu l'audace de démontrer que l'hymne de Bayamo gardait son sens pour les Cubains. "Ne craignez pas une mort glorieuse car mourir par la patrie, c'est vivre".

Cette nuit-là, quand les phonographes des bars au coin des rues laissaient entendre de vieux boleros ou des rythmes américains qui imprégnaient de plus en plus le goût populaire, quand le carnaval de Santiago courait bruyamment dans les rues, quand de nombreuses familles vivaient en deuil à cause des morts de la dictature, cette folie, cette erreur, cet échec, a frappé du poing sur la table de l'histoire, provoquant un silence abasourdi et profond. Cette nuit-là, les premiers morts de la nouvelle étape révolutionnaire s'offraient à la patrie.

Après Moncada, plus rien n'a été pareil. Les moncadistes ont payé un prix du sang énorme pour que la patrie se réveille, pour que la révolution se mette en marche, pour que la conscience nationale acquière un sens différent, pour que d'autres et encore d'autres viennent nombreux se joindre à eux, au risque de leur vie, pour lutter pour la souveraineté, la justice, et la dignité.

L'oligarchie, la tyrannie et l'impérialisme n'auront pas, après Moncada, un seul un jour de répit. L'exemple des *moncadistas* sera la règle et stimulera la multiplication lente de formes et d'actions de lutte. Des échecs douloureux comme l'assaut du Palais Présidentiel ou le débarquement du Yacht Granma, survenus à cause d'autres massacres brutaux et répressifs de la dictature, n'ont fait qu'apporter à la révolution, de nouvelles épopées héroïques et ont gagné d'immenses espaces de sympathie et d'appui populaire.

La révolution est massivement devenue le problème de tous. C'est la façon la plus juste de dire qu'une situation révolutionnaire se mettait en place. Cette situation n'existait pas le 26 juillet 1953, du moins, c'est mon avis. Grâce au 26 juillet, l'action de quelques jeunes gens s'est convertie en mouvement, l'utopie de quelques-uns a contaminé le pays, un paradigme de pays émerge qui revendique les aspirations historiques, et un leadership s'empare lentement de l'imaginaire populaire qui donne au courage, à l'intransigeance et à l'héroïsme des connotations sacrées.